
COMPTE-RENDU DE L'OUVRAGE :
LHERETE H. (dir.). 2022. *Comment la littérature peut changer nos vies*. Sciences Humaines Éditions. Paris. 295 pages.

REVIEW OF THE BOOK:
LHERETE H. (Ed.). 2022. *How literature can change our lives*. Sciences Humaines Éditions. Paris. 295 pages

Hanène LOGBI¹
Université Frères Mentouri, Constantine 1 | Algérie
hanene.logbi@umc.edu.dz

Résumé : Cet article rend compte de la lecture d'un ouvrage collaboratif « *Comment la littérature peut changer le monde* » qui réunit des articles spécialisés sur les interrelations de la littérature et sciences humaines et sociales. Les auteurs, éminents experts, chercheurs, spécialistes, professeurs, journalistes montrent, avec force exemples et illustrations, l'impact de la littérature sur nos vies comme ils mettent en avant le rôle de l'écriture et de la lecture en tant que participation à la connaissance du monde, de soi, et de l'autre. L'interdisciplinarité qui caractérise l'ouvrage accorde à la littérature une dimension heuristique essentielle à travers son évolution temporelle.

Mots-clés : Littérature, interdisciplinarité, sciences sociales, sciences humaines, interactions

Abstract: This article reports on the reading of a collaborative work "*How literature can change the world*" which brings together specialized articles on the interrelations of literature and human and social sciences. The authors, eminent experts, researchers, specialists, professors, journalists show, with strong examples and illustrations, the impact of literature on our lives as they highlight the role of writing and reading as participation in knowledge of the world, of oneself, and of others. The interdisciplinarity, which characterizes the work, grants literature an essential heuristic dimension through its temporal evolution.

Keywords : Littérature, interdisciplinarité, sciences sociales, sciences humaines, interactions



¹ Auteur correspondant : HANENE LOGBI | hanene.logbi@umc.edu.dz.

Àu XXIème siècle, ère du développement technologique et numérique et de la communication, la production littéraire continue à soulever la question de ses effets, de ses interactions et de ses pouvoirs.

Après *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948) dans lequel Jean Paul Sartre, concevant la littérature comme moyen de communication, fait de celle-ci le vecteur de l'engagement politique ; après *Pourquoi étudier la littérature ?* (2010) où Vincent Jouve la met en lumière comme moyen d'exploration et d'anticipation permettant de développer l'esprit critique, voici que Héloïse Lhéreté réunit un nombre impressionnant d'articles d'experts autour de la question suivante : *Comment la littérature peut changer nos vies*.



Qui est Héloïse Lhéreté ? Directrice et rédactrice en chef de la revue Sciences Humaines qui paraît depuis 1990, elle fait publier des livres thématiques dont cet ouvrage collaboratif. Détentrice d'une maîtrise en philosophie (Paris 1, Sorbonne) et d'un DEA en sciences politiques (EHESS), elle a bénéficié d'une formation à l'Ecole Supérieure de journalisme en 2006. Cette pluridisciplinarité se reflète dans l'ouvrage qui étend la littérature à plusieurs domaines de la connaissance.

Le premier contact avec l'opus semble déroutant tant l'hétérogénéité apparente laisse le lecteur perplexe, face aux entretiens, articles, témoignages, résumés, extraits de romans, comptes rendus de lecture d'ouvrages, mises au point théoriques, illustrations, qui se succèdent chapitre après chapitre. Ce sont 23 chapitres non numérotés, délimités chacun par la présence de feuilles de papier couleur différente qui présentent le dernier texte consacré au thème du chapitre concerné. Souvent un extrait de roman, une illustration représentant l'auteur, tout comme elles peuvent être vierges et marquer uniquement une limite.

Toutefois, une observation attentive laisse percevoir deux grandes sections. La première (de la page 13 à la page 173) est consacrée majoritairement aux rapports de la littérature avec la psychologie, sans exclure d'autres domaines se rapportant à l'homme, la philosophie, l'humanologie... D'éminents spécialistes à l'instar de Antoine Compagnon, Vincent Jouve, Boris Cyrulnik, Marc Tadié contribuent à cette section. La seconde (de la page 191 à la page 291) envisage le rôle de la littérature dans la société, il y est fait appel à l'histoire, la philosophie... Citons, parmi les collaborateurs, Alexandre Gefen, Bernard Lahire, Patrick Boucheron, William Marx, Bernard Corcuff. De nombreux autres spécialistes, enseignants universitaires, journalistes spécialistes, directeurs de recherche, anthropologues, critiques littéraires ont contribué à la réalisation de cet ouvrage qui réunit « les meilleurs articles publiés ces dernières années sur le sujet dans le magazine Sciences Humaines ». Il s'agit d'un numéro Hors-Série. (Commentaire de l'éditeur). Ces deux grandes sections sont séparées par un ensemble de 9 témoignages, série intitulée, *Un auteur a changé ma vie*. Chacun des chapitres des deux sections comporte des extraits de romans, ainsi que des textes étayant, expliquant l'idée défendue dans le chapitre

concerné. Ces derniers sont placés tantôt à la fin, tantôt au milieu de chaque chapitre. De plus, des illustrations, photographies d'écrivains, représentations de personnages de roman ou scènes de la littérature de jeunesse sont jointes aux textes. Enfin, le principe consistant à souligner certaines idées importantes est réalisé par la reprise de phrases (extraites du texte principal), en caractères plus importants et encadrés dans le corps même du chapitre concerné. Toute la procédure mise en œuvre révèle la posture pédagogique conçue par la rédactrice de la revue, qui alterne textes de réflexions, écriture académique et expériences personnelles afin de toucher un lectorat diversifié. Le préambule, rédigé par Héloïse Lhérété, présente la thèse principale à savoir les capacités de la littérature à investir des domaines variés transportant le lecteur dans d'autres mondes. La littérature permet de ressentir des émotions, de partager des idées, elle façonne, met en relation avec les autres. L'auteure achève son préambule sur le constat que l'homme ne peut vivre sans histoires, rejoignant en cela le propos de Roland Barthes qui affirmait, en 1981, que « ...sous ses formes presque infinies, le récit est présent dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les sociétés ; le récit commence avec l'histoire même de l'humanité ; il n'y a pas, il n'y a jamais eu nulle part aucun peuple sans récit... » (Barthes, 1981 : 7). L'homme, affirme Héloïse Lhérété, a besoin de héros pour donner sens et beauté au monde.

1. Première section

1.1. Accès à la connaissance

Dans le premier chapitre intitulé *Pourquoi lit-on des romans ?*, Héloïse Lhérété s'appuie sur un rapport du ministère français de la culture pour noter que les ventes de romans sont six fois plus importantes que celles d'ouvrages scientifiques. La différence ainsi établie, elle soutient que le roman détiendrait quelque chose de plus que les ouvrages théoriques et ceux pratiques. Elle s'attache donc à cerner l'objet « roman », déclinant les sous-genres, l'étendant aux nouvelles, aux contes et finalement à toute forme narrative.

Pluriel, en perpétuelle évolution, le roman a pour faculté de se transmuter sans jamais recourir à la rigueur du discours scientifique. A la généralisation, la conceptualisation, la théorisation des sciences, il oppose « *le singulier, l'imprévu et l'aléatoire* ». Néanmoins, selon l'auteure, le roman se fonde sur deux processus, l'un affectif et l'autre cognitif.

Considérant le premier processus, le hasard, le sentiment et l'affrontement sont ses moyens. Il est donc plus facilement perçu comme mode de distraction que facteur de connaissances ; la cognition serait réservée à la science pour mieux découvrir l'humain.

Cependant, elle précise que, selon Gérard Genette, Jean-Marie Schaeffer, Rainer Rochlitz, le roman possède bien une valeur cognitive. Tzvetan Todorov, pour sa part, tient cette forte affirmation, le roman est la première des sciences humaines. Lhérété relève avec conviction que les historiens cherchent des vérités dans le roman, tandis que les sciences cognitives, instruites des mécanismes du cerveau, s'invitent dans la critique littéraire.

En revanche, si la littérature permet d'aborder des questions relevant des relations sociales, de l'histoire ou de la psychologie. La différence réside bien dans l'imagination que l'on ne retrouve pas dans les ouvrages scientifiques. De fait, les romanciers disent quelque chose de singulier dans la mesure où leur dire est fondé sur des rêves et des mots et non sur des faits et des idées.

Du point de vue de la philosophie, Martha Nussbaum reconnaît que la fiction montre ce que la philosophie ne peut démontrer, en assurant un contact avec la complexité. En multipliant les expériences, le roman permet de découvrir des événements nouveaux, d'éprouver des sensations sans prendre de risques. Il permet au lecteur d'endosser plusieurs rôles, de vivre en quelque sorte « par procuration » plusieurs vies. Nous

bénéficiions d'expériences que nous ne pouvons vivre réellement. A cet effet, l'auteure convoque la « *fonction télépathique* » par laquelle le lecteur ressent et intériorise les mêmes émotions que le personnage. Elle s'appuie sur l'exemple des *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar, roman qui permet d'entrer dans la peau d'un empereur romain. Le cinéma, souvent, échoue à réaliser cette fonction, selon Héloïse Lhéréte.

Rappelant la théorie d'Umberto Eco qui considère la lecture comme un jeu d'échec dans *Lector in Fabula*, l'auteure évoque les propositions de Michel Picard dans le prolongement du principe du jeu. Il distingue le « *game* » qui s'attelle à la réflexion du joueur d'échec, du « *playing* » qui, lui, s'enracine dans l'imaginaire pour un jeu de rôle fondé sur l'identification. Ainsi Picard allie esprit critique, capacité d'anticipation et identification à un personnage, pour « un voyage imaginaire » qui ne néglige pas la « dimension réflexive de la lecture » (Lhéréte, 2022 :22).

L'identification au personnage construit l'émotionnel, elle marque le retour du plaisir de lire qu'expliquent les lecteurs par leur désir d'évasion. Elle permet à Vincent Jouve (notamment, dans *L'Effet -personnage dans le roman*, 1992) de remettre le personnage au centre du processus de la communication littéraire. Ce sont, affirme Héloïse Lhéréte, les personnages de *la Recherche* qui nous font lire Proust et « *accepter sa vision de la vie et de l'art* ». (Lhéréte, 2022 :23). Le lecteur transpose dans sa vie les attitudes, humeurs, émotions qui ont pu le marquer profondément, à l'instar des adolescents poussés au suicide après la lecture des *Souffrances du jeune Werther* de Goethe.

A ce niveau d'identification au personnage, elle marque la différence entre les best-sellers fondés sur les stéréotypes qui nous séduisent parce que les personnages nous ressemblent, les romans qui nous confrontent à une altérité totale, loin de nous y reconnaître, nous y cherchons « notre part d'ombre ». Si les premiers nous sécurisent, selon les principes de la psychologie sociale ; en revanche, les seconds nous apprennent à découvrir une facette inconnue de l'humain, à l'exemple de *L'Idiot* de Dostoïevski ou de *Lolita* de Nabokov. Pour les uns, il y a confirmation de soi, pour les autres il s'agit d'une confrontation à soi.

Dans cet article sont tracées les grandes lignes des thèses défendues tout au long de l'ouvrage ; le récit a toujours accompagné l'homme grâce aux pouvoirs de l'imagination, à l'émotion et à l'identification qu'il provoque. Il assure l'accès à des connaissances d'ordre psychologique, social, historique, philosophique que les sciences viennent souvent confirmer par la suite, d'où l'appréciation portée par Tzvetan Todorov : « la littérature est la première des sciences humaines. »

Trois textes accompagnent l'exposé de l'auteure, le premier est le compte rendu d'un livre collectif intitulé *L'animal littéraire* paru en 2005, signé par Jean-François Dortier, humanologue, fondateur de la revue *Sciences Humaines*. Il allie la théorie du roman à la théorie de l'évolution en se fondant sur des hypothèses de type évolutionniste pour mettre en avant le principe de plaisir. La littérature répond à une évolution de l'homme dans son rapport au plaisir. La faculté humaine de produire des « *mondes possibles* » relève de l'imagination qui permet d'explorer le monde en pensée. Au croisement de différents courants, philosophie esthétique, logique, darwinisme, narrative studies... le thème de « *l'animal littéraire* » fait l'objet de recherches actuelles dans les pays anglo-saxons.

Le second texte est constitué de propos recueillis en 2010 auprès de Tzvetan Todorov par Héloïse Lhéréte et Catherine Halpern². Tzvetan Todorov affirme que la littérature, dont l'objet est le comportement, les motivations psychiques et les interactions entre les hommes, est la première des sciences humaines. Elle constitue pour elles une source tant qu'elles ne sont pas limitées « *à un jeu de conventions* ». Ainsi les récits portent une vision du monde qu'il faut interpréter pour accéder aux connaissances qu'ils diffusent. La lecture promet toujours l'accès à de nouvelles connaissances, c'est le propre de son attrait.

² Journaliste scientifique

La fiction fait l'objet du troisième texte. L'auteur de *Qu'est-ce qu'un texte de fiction ?*, Nicolas Journet, résume le roman de David Lodge, *Rivages* (2008), pour illustrer la complexité de la fiction, la difficulté de mesurer la part du vrai et de l'imaginaire à travers les intrications de la fiction, concluant par les mots de Jean-Marie Schaeffer « *la fiction artistique n'est ni opposée à la vérité, ni indexée sur le réel* ». Il affirme qu'elle joue avec les deux. Il achève sa réflexion par l'accord avec François Flahaut, pour qui la fiction est une façon de lire, une convention possible entre lecteur et auteur.

Le chapitre suivant fait l'objet d'un entretien avec Antoine Compagnon. Les propos sont recueillis par Sophie Viguier Vinson, journaliste scientifique, qui a intitulé ce chapitre *Ce que peut la littérature*.

L'éminent théoricien est présenté comme ayant enseigné au Collège de France de 2006 à 2021. Son cours de Littérature moderne et contemporaine consacré à des auteurs tels que Montaigne, Baudelaire, a attiré un grand public. L'enseignement dispensé à l'université de Columbia et les nombreuses conférences données de par le monde assurent sa notoriété. L'aperçu fourni sur sa biographie souligne les différentes facettes de sa formation. Fils de général, il renonce à une carrière militaire. Formé initialement à Polytechnique et Ponts et chaussées, puis suivant les classes préparatoires littéraires, il est sensible à l'interdisciplinarité. Fasciné par les mathématiques, il est à la fois écrivain critique et auteur de « *Récit littéraire personnel* ». Son métier d'enseignant le comble par le renouvellement constant des connaissances qu'il apporte.

Après avoir rappelé le titre de sa leçon inaugurale au collège de France, *La littérature, pour quoi faire ?* Sophie Vignier-Vinson pose une série de 8 questions. Dans ses réponses, Antoine Compagnon met en avant la complémentarité des disciplines, celles des lettres, des sciences humaines et des sciences dures. Citant plusieurs auteurs, il décline les vertus de la littérature. Elle structure l'être, le rend complet (Francis Bacon), elle éveille le sens moral (La Fontaine), permet la connaissance de soi et d'autrui (Montaigne, Proust et Bergson). Etant toujours ouverts, les textes littéraires donnent à réfléchir selon l'heureuse formule qu'il livre : « l'étirement de la lecture assure la maturation du sens » (Lhéréty, 2022 :38). Antoine Compagnon considère les textes littéraires comme une contre-philosophie. En effet, en substituant le concret à l'abstrait, ils adoptent la démarche inverse de celle empruntée par les penseurs. Citant les déçus de la modernité, Baudelaire, Joseph de Maistre, Proust, Péguy, Flaubert, Gracq, il affirme qu'ils restent modernes puisqu'ils combattent la pensée unique de leur temps. La littérature peut avoir un aspect structurellement antimoderne, en forçant l'opposition.

Le comparatiste rejette l'idée de la mort annoncée de la littérature concurrencée par l'image et le numérique. Enfin, répondant à une question à propos de l'enseignement de la littérature, il propose d'opérer une synthèse du cours magistral (adopté en France) et de la pédagogie participative en petits groupes à l'américaine, dans l'espoir de former de meilleurs lecteurs.

La contribution de Vincent Jouve, *Quand les personnages vibrent en nous*, porte sur la faculté de l'être humain à réagir émotionnellement aux aventures de personnages qui n'existent pas. « Comment est-il possible d'être plus affecté par le destin de quelqu'un qui n'existe pas que par celui d'un ami bien vivant ? » (Lhéréty, 2022 :43) interroge-t-il en se référant au suicide d'adolescents à la suite de la lecture des *Souffrances du jeune Werther* de Goethe (1774), ce que les psychologues ont nommé « *l'effet Werther* ».

Lire, selon Vincent Jouve, stimule les sentiments et émotions qui rendent vivants les personnages de la fiction. En tant que lecteur, c'est moi qui fais vivre le monde de la fiction et ses personnages en leur prêtant un état mental par projection. La lecture stimule l'empathie. Une empathie, « la capacité que l'on a à se mettre à la place d'autrui » (Lhéréty, 2022 :45), et qui donne sens au comportement des autres en se mettant

mentalement à leur place. Ce qui a été démontré par les psychologues dans un test de Daniel Kahneman et Amos Tversky.

L'empathie peut déboucher sur l'identification. Vincent Jouve distingue deux voies empruntées par cette identification. Je peux m'identifier à celui qui me ressemble, celui qui mène une vie semblable à la mienne. A cet égard, Vincent Jouve cite l'exemple de Joseph K. dans *Le procès* de Kafka. Ou, au contraire, je m'identifie à ce que je ne suis pas, à ce que j'aspire à être, et il prend l'exemple de *Lagardère*, héros de roman de cape et d'épée de Paul Féval, dans ce cas-là.

L'auteur prévoit l'identification à 4 types de personnages déterminés selon la subdivision faite par la psychanalyse concernant le moi (partagé entre le surmoi et le ça). Le surmoi renvoie aux exigences morales, et le ça, lieu des pulsions, est dirigé par la libido. Le lecteur s'investit à partir de ces 4 types : le délégué, personnage dans lequel je me reconnais, celui dont la position dans le récit se rapproche de la mienne ; le modèle, personnage que je voudrais être, il incarne les valeurs auxquelles j'aspire ; l'alibi est le personnage auquel je prends plaisir à m'identifier ; enfin, le familier, personnage qui m'est sympathique parce que je le connais. La relation avec le familier relève de l'attachement affectif et non de l'identification.

Un jeu s'établit entre ces 4 types, avec des possibilités de variations et des combinaisons. Ainsi dans *Madame Bovary*, Charles est d'abord délégué, car c'est à travers son regard que je découvre Emma. Puis il devient familier, j'arrive à la connaître intimement.

Vincent Jouve donne un autre exemple sur la variation des types à propos du personnage de *Milady* dans *Les trois mousquetaires*.

La littérature offre l'avantage de permettre l'identification, de nous confronter aux différentes facettes de notre personnalité, en actualisant une série de moi possibles. Répondant à nos désirs cachés, elle a un effet cathartique. De plus, elle engage à s'ouvrir à l'altérité, en nous poussant à comprendre et à reproduire les sentiments des personnages. Bref, « *elle permet la prise de conscience de notre humanité commune* » en développant notre compréhension des autres.

Dans un court texte encadré, Vincent Jouve explique l'identification vue par la psychanalyse. Pour Freud, l'identification commence dès l'enfance. Elle se poursuit tout au long de l'existence. Sa première fonction est fondatrice. Par imitation des parents, l'enfant construit son moi. Elle a également une fonction matricielle, l'individu continue à se construire par identifications inconscientes à travers des modèles rencontrés dans la vie ou dans la fiction. Il cite Jacques Lacan posant que le moi est formé d'« *un bric à brac d'identifications*. »

Cette contribution est suivie d'un extrait du discours prononcé par Umberto Eco en 2004, lors de sa remise du titre de Docteur honoris causa à l'université de Franche-Comté. Ce texte, *Quelques commentaires sur les personnages de fiction*, vient illustrer le propos de V. Jouve sur l'identification et la projection qui sont de l'ordre de la psychologie. Il compare le phénomène au principe de l'illusion d'optique qui grossit les formes, recourant à l'expression « *illusion pathétique* ». Le texte est assorti d'une photo du célèbre sémioticien.

1.2. La littérature de jeunesse : principe de plaisir, construction et découverte

Les trois chapitres suivants, formant une unité, sont consacrés à la littérature de jeunesse. Le premier texte envisage l'origine, l'historique et la portée sociale de la littérature de jeunesse. Le second s'intéresse à la véritable fonction formative de cette littérature ; le troisième aborde l'aspect psychologique dans la construction psychique de l'enfant.

Docteur en littérature comparée, Isabelle Cani a publié plusieurs ouvrages consacrés à la littérature de jeunesse et à Peter Pan. Sa contribution s'intitule *Harry Potter contre l'enfant roi*. Elle entreprend un historique en posant que la littérature de jeunesse est née de la tension entre la volonté d'éduquer l'enfant, d'en faire un homme pétri des valeurs religieuses, citoyennes et modernes et la résistance de l'enfant (représenté par le pantin *Pinocchio* de Carlo Collodi, 1883) qui refuse de quitter son monde.

Peter Pan, chez James Barry (1904), proteste contre le désenchantement du monde depuis que le grand Pan est mort et avec lui l'accès au sacré. Grandir c'est une capitulation devant le monde adulte. L'auteure considère J. Barry comme un précurseur.

Le syndrome de Peter Pan, apparu à la suite de la seconde guerre mondiale, prouve que l'enfant refuse de grandir face à un monde adulte sans issue, il consiste à valoriser l'enfance par un refus du vouloir-être adulte collectif.

Le cycle *Harry Potter* (1997-2007) de Joanne K. Rowling partage ce principe, la difficulté de grandir dans un monde qui survalorise l'enfance. Elle propose une solution. Au XXIème siècle, la société de consommation offre à l'enfant un monde qui répond à son désir de loisirs et de jeux, un monde où les adultes vivent selon le principe de plaisir. Harry Potter doit cependant mourir pour que meure en lui l'infantile guidé par les pulsions et les caprices. Harry Potter doit tuer en lui la part victime du syndrome de Peter Pan. Le message est celui d'un âge adulte à réinventer pour sauver la société. Grandir n'est plus ressembler aux adultes, mais les dépasser pour atteindre l'acceptation de la condition de mortel. Dans un texte encadré intitulé *Un sorcier très politique*, Hélène Frouard, historienne et journaliste scientifique, montre comment il a été vérifié, par une enquête sur la saga de Rowling, que la lecture de ce cycle modifie la vision du monde des lecteurs. Ce texte suivi d'une orientation bibliographique précède un court extrait de *Peter Pan* de James Matthew Barrie avec une illustration.

Michèle Petit, anthropologue, dans le chapitre suivant intitulé *Pourquoi les enfants ont besoin d'histoire*, relègue au second plan les préceptes de la formation en langue (lexique, syntaxe, expression, bagage culturel...) pour mettre en place la découverte d'un univers plus vaste, plus attractif que le monde réel qui leur permettra de mieux affronter la vie, résorber l'étrangeté de ce qui est extérieur à l'enfant ; le livre permet d'ordonner le chaos du monde, de montrer sa beauté.

Le troisième chapitre, consacré à la littérature de jeunesse, *A quoi pense la littérature de jeunesse ?* Est une contribution d'Edwige Chirouter, Professeur des universités en philosophie et sciences de l'éducation, titulaire de la Chaire UNESCO « Pratique de la philosophie avec les enfants : une base éducative pour le dialogue interculturel et la transformation sociale. »

Depuis les apports de la psychanalyse, l'enfant est reconnu comme sujet porteur d'angoisses existentielles et capable d'interpréter les messages des contes. La littérature de jeunesse a pris de l'essor avec le constat que l'enfance est très proche de la croyance en l'imaginaire. Aussi les enfants peuvent y trouver des réponses à leurs interrogations existentielles. Différents exemples sont donnés parmi lesquels celui d'une discussion sur la mort après la disparition d'un personnage dans une histoire lue aux enfants. Ces derniers évoquent alors la transmission, l'accomplissement.

Edwige Chirouter situe la fiction littéraire à distance de l'expérience véritablement vécue « trop chargée d'affects, et le concept trop abstrait ». Elle permet « aux jeunes enfants de s'engager dans la difficile aventure de la pensée » (Lhéréte, 2022 :79). À titre illustratif, *L'arbre sans fin*, album de Claude Ponti, est présenté par Edwige Chirouter. L'histoire narrée confirme par le biais d'une métaphore implicite, la découverte de soi par l'enfant.

La littérature enfantine, creuset d'inégalités scolaire ? Est un deuxième texte complétant la contribution de Chirouter. Il rend compte d'observations faites en milieu scolaire. Cette littérature utilisée dans les écoles tend à créer des inégalités entre les enfants issus des ZEP (zone d'éducation prioritaire) et ceux issus des hors ZEP. L'éclatement du répertoire (différencié selon la répartition ZEP/non ZEP) limite la construction d'une culture commune, cependant que l'on observe que les élèves peuvent très bien partager et s'approprier des contenus éloignés de leurs pratiques sociales. Il suffit de conformer l'enseignement à une pédagogie adaptée par les échanges verbaux, les formulations et les commentaires. Ces recherches amorcent, selon Christine Leroy, des pistes de réflexion.

1.3. Empathie, résilience et morale

Lire, rêver et vivre. Sous ce titre, Boris Cyrulnik dans un entretien avec Héloïse Lhéréty raconte son enfance douloureuse, allant de la disparition de ses parents à la maltraitance. Il évoque ses premiers élans vers la lecture, soulignant ses bienfaits thérapeutiques en favorisant la rêverie. La rêverie permet de se façonner un univers à sa convenance.

Il opère une distinction entre le langage oral, auquel on est familiarisé dès l'enfance, et l'écrit qui sollicite la pensée abstraite. Le neuropsychiatre affirme que ce sont deux parties différentes du cerveau qui sont sollicitées lorsqu'on apprend à lire ou à écrire. B. Cyrulnik fait la distinction entre le livre et le dessin animé ou le film, en avançant que l'écrit favorise une pensée abstraite, tandis que l'image « enclenche *une pensée analogique* ».

Le livre sert une pédagogie de l'empathie. Toutefois B. Cyrulnik met en garde contre les risques en dévoilant l'autre facette de l'empathie qui peut servir une idéologie par l'effacement des aspects négatifs d'un fait ou d'un événement. Ainsi sa lecture de *Journal de voyages*, en lui faisant admirer les valeureux explorateurs masquait l'idéologie colonialiste à l'origine des massacres de civilisations dont le véritable but était d'imposer la sienne au détriment de celles des autochtones.

La lecture, en tant que thérapie est insuffisante, si elle n'est pas accompagnée, car elle comporte le risque de couper l'individu des autres. Néanmoins, le livre est un instrument de résilience en tant que « *parole élaborée, il donne une autre forme à l'expérience vécue.* » (Lhéréty, 2022 :94). De la même manière que l'écriture sert la résilience « *nos blessures s'y métamorphosent grâce au travail des mots et l'intention de faire une phrase à partager ; C'est ça qui fait du bien.* » (Lhéréty, 2022 :94)

Boris Cyrulnik fait part de son expérience, beaucoup de livres ont compté pour l'auteur de *La nuit, j'écrirai des soleils* parmi lesquels, *Sans famille, Oliver Twist, Un sac de billes*, Maupassant lui a appris qu'en observant une société, on pouvait faire disparaître ses travers.

Boris Cyrulnik, neuropsychiatre, s'est rendu célèbre par la vulgarisation de la notion de résilience.

Catherine Halpern, journaliste scientifique s'interroge : *La littérature nous rend-elle meilleurs ?*

Abordant la question de la morale, elle affirme que la littérature a longtemps été un faire-valoir pour la philosophie. De nos jours, un courant philosophique tend à montrer l'apport de la littérature à la philosophie morale en réhabilitant les émotions. Elle pense à Martha Nussbaum. Pour Jacques Bouveresse, la littérature offre un savoir irremplaçable sur les singularités, décrivant la complexité de la vie ; elle procure une éducation morale, « *en mettant à nu les limites d'une certaine philosophie morale* », celle de l'idéalisme moral.

L'auteur s'appuie sur la leçon inaugurale d'Antoine Compagnon pour avancer que la littérature est plus précieuse que la théorie, sa fonction cognitive procure « *une*

connaissance différente de la connaissance savante, mais mieux capable d'éclairer les motivations humaines. » (Lhéréte, 2022 :102). Sa pensée est heuristique (elle ne cesse jamais de chercher). L'auteure conclut que si la littérature ne peut sauver le monde, « *elle peut nous aider à le percevoir et le comprendre autrement.* »

Trois textes encadrés viennent compléter la réflexion sur le rapport de la morale et de la littérature.

Un texte explicatif « *L'empathie vient en lisant* » de Florine Galéron rend compte de l'expérimentation d'un psychologue canadien sur le rôle de l'empathie qui aide le lecteur à s'impliquer, à ressentir les émotions des autres et à mieux les comprendre. Les livres sont des outils à comprendre les autres.

Le texte encadré qui suit, *La littérature, laboratoire d'éthique*, pose des questions d'ordre moral lorsqu'on est soumis à la violence lors d'une guerre, d'une maladie, d'un accident ou d'une catastrophe naturelle. Il s'agit de l'interview de Frédérique Leichter-Flack, docteure agrégée de lettres qui enseigne la littérature et l'éthique. S'inscrivant dans la transversalité, elle cherche comment la littérature façonne nos consciences en développant émotions, perception des enjeux et sensibilité éthique. S'inscrivant dans le champ de recherche de Paul Ricœur, Jacques Bouveresse et Martha Nussbaum, elle considère la littérature comme une forme de philosophie, une morale en soi.

Le dernier exemple est un extrait de *L'homme sans qualités* de Robert Musil (1930), intitulé *Robert Musil, Définir le sens du possible*, qui envisage de cerner le sens du possible à travers le rêve et l'imagination.

Ainsi, l'imagination, qualité unanimement reconnue comme appartenant en propre à la seule littérature, est au fondement de nombreux processus de connaissance soulignés par les auteurs des articles, tels que le plaisir, l'émotion, l'empathie, l'identification, la résilience, l'éducation morale, la découverte de soi et du monde.

1.4. Intériorité, neurosciences et apprentissage

Texte Jean-François Dortier, fondateur de la revue Sciences Humaines, intervient à propos des romans de l'intériorité avec l'article intitulé « *Bienvenue dans mon cerveau* ».

Citant ses dernières lectures (romans contemporains d'origine anglo-américaine), il constate que tous sont des voyages à l'intérieur de la conscience d'un personnage, ils dévoilent pensées secrètes, désirs, angoisses. Selon lui, Xavier de Maistre racontant son histoire intime dans *Voyage autour de ma chambre* (1795), crée un nouveau genre entre carnet de voyage et journal intime. Avant lui, Lesage avec *Le diable boiteux* (1707) est un autre précurseur. Mais c'est au début du 20ème siècle que le courant de conscience se développe avec Henry James, Virginia Woolf, James Joyce, Marcel Proust et d'autres. Certains psychologues voient dans cette littérature un moyen d'explorer la conscience sur le vif. Néanmoins, une psychologie fondée sur l'expérimentation, d'une part, et les behavioristes qui centrent leurs études sur le comportement, d'autre part, rejettent cette interprétation du genre. La psychanalyse, quant à elle, affirme que tout se déroule dans l'inconscient. Seuls donc, les écrivains exploiteront le genre, conclut Jean-François Dortier.

Présentant ses lectures, il résume le roman de Mc Inerney, *La belle vie*, qui montre ce qui se passe en deçà des apparences dans le monde doré de la vie occidentale : mensonge, cynisme, illusions perdues... Il oppose à ce monde d'autres univers découverts avec Toni Morrison dans *Beloved*, 1989, avec Uzodinma Iweala dans *Bêtes sans patrie*, 2008, avec Ahmadou Kourouma dans *Allah n'est pas obligé*, 2000 et Emmanuel Dongala avec *Johnny, chien méchant*, 2002. Ces univers lui montrent de véritables connaissances sur la condition d'autres civilisations. Jean-François Dortier, nous fait part de l'expérience vécue grâce à la lecture de *Blanc sur noir*, 2003, de Ruben Gonzalez Gallego (*Blanc sur noir*,

2003) où il retrouve les émotions d'un enfant handicapé moteur. Par l'entremise du microscope psychologique, l'auteur affirme pouvoir entrer dans la peau d'un trader, d'un paysan, d'un caïd de Porto Rico... et de voyager en pensée.

Le texte illustratif du même auteur aborde la question du monologue intérieur, son invention, l'histoire de sa diffusion. Le monologue intérieur est un moyen de rendre compte des pensées intérieures. La contribution de Jean-François Dortier intitulée « *L'art du monologue intérieur* » évoque Edouard Dujardin père de la technique illustrée dans *Les lauriers sont coupés* (1887) et théorisée dans son essai, *Le monologue intérieur* (1931). De même, il rappelle comment le procédé a pu être exploité en exposant les atouts de l'exploration intérieure alliant des précurseurs, philosophes du passé, Saint Augustin, Montaigne, Descartes... des écrivains classiques, Léon Tolstoï, William Faulkner... et contemporains qui ont pu « *décortiquer toute la gamme des sentiments humains* » comparant le roman à l'outil d'investigation des neurosciences, l'IRM.

La seconde illustration est un extrait de *Voyage autour de ma chambre* accompagné d'une reproduction du portrait de l'auteur, Xavier de Maistre.

Marc Tadié intervient dans le chapitre suivant, avec « *La littérature plus forte que les neurosciences* ». Neurochirurgien, frère de Jean-Yves Tadié, théoricien de la littérature, il s'intéresse à la littérature et a collaboré avec son frère à la réalisation de l'ouvrage intitulé, *Le sens de la mémoire*, 1999.

Il affirme que les écrivains sont les précurseurs des neuroanatomistes. Dès le 17^{ème} siècle, Descartes affirme que la mémoire a son siège dans le cerveau, les souvenirs s'y gravent, l'émotion y laisse une cicatrice. L'importance de la mémoire, soulignée par Chateaubriand dans *Mémoires d'Outre-tombe*, est confirmée par les neurotransmetteurs qui, par leur décharge laissent une « cicatrice cérébrale » à la suite de sensations. Trois modes de constitution de la mémoire ont été parfaitement décrits par les écrivains, il s'agit de la répétition (Descartes), l'attention et la concentration (Proust), et la charge émotionnelle ou affectivité (Hugo). Ces modes stimulent les neurones « *entraînant une décharge des neurotransmetteurs et de neurohormones ... L'image engrammée dans nos neurones sera à l'origine du désir, du besoin et du manque.* » (Lhéréty, 2022 : 132)

En outre, les souvenirs chargés d'affectivité sont soumis à la plasticité neuronale, chaque souvenir évoluant en fonction de la personnalité de chacun. Soit le souvenir meurt du fait de cellules non stimulées, soit il est cultivé, gardé. L'auteur illustre son propos en empruntant à Zola, les réactions différentes face au même souvenir de Serge et Albertine dans *La faute de l'abbé Mouret*. Il se réfère également à Baudelaire et Proust. Marc Tadié explique par la stimulation du neurone du lobe temporal, la provocation du souvenir de Combray activé par le goût de la madeleine trempée dans le thé. La lulibérine entraîne le désir, la dopamine cible l'objet du désir, les stéroïdes facilitent l'accomplissement du désir. Cependant, les sécrétions hormonales n'expliquent pas à elles seules les comportements passionnels. Le cerveau neuronal responsable des opérations rationnelles, peut être atteint par l'action des neurotransmetteurs et des hormones que produit le cerveau hormonal. L'individu devient alors complètement irrationnel. Marc Tadié prend pour exemple Harpagon dans *L'Avare* de Molière, qui ayant perdu sa cassette, pleure comme s'il avait perdu un être cher, la cassette étant, pour Harpagon, symbole de pouvoir. L'objet de la passion, être humain art, ou tout autre activité, « devient alors semblable à une pieuvre installée dans le cerveau. » De nombreux autres auteurs sont convoqués pour appuyer la démonstration, D'Ormesson, Deniau, Wilhem, Cl. Rostand, Troyat, Maupassant, Suskind, Zweig.

À propos de *Le parfum* de Suskind, Tadié explique par les sécrétions de l'hypothalamus le manque et le besoin de l'autre. Enfin les neurones ont un rôle prépondérant dans le souvenir et la passion : le cerveau émotionnel dominant le cerveau rationnel et le corps.

J.F. Dortier analyse le roman d'apprentissage à travers les romans de Flaubert (*L'éducation sentimentale*), de Balzac (*Les illusions perdues*), de Maupassant (*Bel-Ami*) pour montrer la fonction cognitive du roman, en donnant accès aux pensées intimes des personnages. Un extrait de *Du côté de chez Swann*, de Marcel Proust, intitulé *La trajectoire du souvenir* est proposé à la lecture. Il concerne la fameuse scène de la madeleine trempée dans le thé qui éveille des sensations appelant le souvenir.

1.5. Ecrire, lire, exister

Le dixième chapitre est une contribution de Sarah Chiche, psychologue et romancière. Il porte sur *Les petits rituels des romanciers*. Ce chapitre apporte une tonalité plus légère à l'ouvrage en nous faisant pénétrer dans le monde intime des écrivains et du cérémonial avant l'écriture.

Les rituels semblent participer du processus d'écriture chez certains écrivains : horaires précis, objets fétiches, lieux fétiches. A l'aide d'exemples ou d'anecdotes, l'auteure montre les modalités selon lesquelles se réalise le travail de l'écriture, et qui relèvent bien du psychisme, ce serait une forme de « *conjurat*ion de la page blanche. »

Sarah Chiche signe également un article intitulé « *Comment vient l'idée d'un livre* ». Elle décrit deux façons de procéder, et distingue ceux qui préparent l'écriture par la construction (plans, documentation), et ceux qui partent d'une « image mentale » autour de laquelle s'agrègent progressivement d'autres éléments.

Autre exemple donné, Jean-François Dortier rapporte les circonstances de l'entrée en écriture de l'auteur japonais, Haruki Murakami et fait part également de son expérience. Héloïse Lhéreté dans « *La littérature comme manière de vivre* », rappelle les motivations et les conditions diverses des écrivains dans l'action de démêler un magma confus avant le passage à l'écriture. En permettant de mettre en mots une expérience ou un ressenti, l'écriture remplit une fonction cathartique. Elle donne une forme tangible au rêve. Prenant appui sur Proust, Balzac, Zola, Hugo, Pérec, elle constate que la littérature produit un savoir sur l'homme et la société incarné par les personnages et dans les événements. Le roman ne théorise pas. Aussi, le discours scientifique ne peut remplacer le discours romanesque qui rend perceptible des détails, des humeurs, des silences, une atmosphère. Ecrire, c'est endosser des personnalités différentes. Mélanie Lusetti parle d'un « *jeu cognitif* ». Pour Bernard Lahire, écrire c'est apprendre à vivre. Pierre Hadot définit l'écriture comme « *une pratique volontaire, personnelle, destinée à opérer une transformation de l'individu, une transformation de soi.* » (Cité, p. 169) Ecrire permet de créer un espace à soi, hors du rôle social attribué, constate la sociologue Christine Détrez à propos de l'écriture des femmes maghrébines. H. Lhéreté tend à généraliser cette observation et fait se rejoindre auteur et lecteur, tous deux étant engagés dans la quête d'une meilleure manière d'exister.

H. Lhéreté signe l'article suivant, *Qu'est-ce qu'un bon roman?* Elle développe la conception de Dominique Viart qui pense que le bon roman est celui qui fait de la langue un matériau pour produire « *des significations neuves* ». Cependant les études littéraires ne doivent pas se soucier uniquement de la forme. La littérature ne doit pas être coupée du monde car le lecteur y cherche de quoi y donner sens à sa vie. » Selon Todorov dans *La littérature en péril*.

Un extrait de *La carte ou le territoire* (2010) de Michel Houellebecq, intitulé *Ecrire pour la postérité... ou pour l'argent*, vient clore la réflexion sur l'écriture et la manière de vivre.

Un entretien de Bernard Lahire, avec Lhéreté constitue le court chapitre suivant intitulé *Tenir son journal, miroir et gouvernail*. Professeur de sociologie à l'ENS de Lyon, Bernard Lahire répond à trois questions sur la tenue d'un journal personnel. Il déclare que le profil de l'auteur de journal est dessiné à travers les critères d'âge, de sexe, de niveau scolaire et de milieu. Le besoin d'écrire s'explique par un désir d'extérioriser, d'« *expulser* » hors

de soi des expériences ou des questionnements d'ordre existentiel. C'est la raison pour laquelle l'écriture personnelle est souvent déclenchée par des situations de crise. Elle a donc une fonction réflexive et pragmatique permettant de mieux gouverner sa vie. Le sociologue souligne la dimension privée/publique que ne mesurent pas toujours les adolescents dans les blogs, pages Face book, Youtube et émissions télévisées.

Le chapitre qui suit constitue une charnière entre les deux grandes sections que nous avons déterminées dans l'introduction. Il s'agit d'une série de témoignages portant sur des expériences marquantes de lectures. Les propos ont été recueillis par Martine Fournier, Fabien Trécourt et Héloïse Lhétééré sous le titre, *Un auteur a changé ma vie*

-*La littérature m'a sauvée*, de Delphine Espagno-Abadie, maîtresse de conférences en droit.

Face à la mort d'un proche, en période de deuil ou de tristesse, des lectures l'ont soulagée. Ainsi certains auteurs, certains livres sont devenus des compagnons de route. Le roman étant un moyen de se protéger, elle cite ses lectures.

-*Ovide m'a rendu végétarien !* Renan Larue, professeur à l'université de Californie à Santa Barbara, Etats-Unis, spécialiste de l'histoire du végétarisme, raconte qu'à l'âge de 18 ans, la lecture des *Métamorphoses* d'Ovide lui fait prendre conscience de la violence qui accompagne notre consommation de viande et de poissons. Cela a été à l'origine d'une thèse de doctorat et de travaux de recherches, facteurs de son cheminement intellectuel, de la construction de sa carrière, et bien sûr d'une vie de végétarien.

-*Jay Gould a transformé ma vision du vivant*, Philippe Huneman, philosophe de la biologie explique que ses lectures sont allées de la littérature à la philosophie avec Nietzsche, Deleuze et Foucault quand il a découvert Stephen Jay Gould à travers ses chroniques pour le magazine, *Natural Histor*. Le style de ses articles qui mêle science, humour, anecdotes et combat politique le séduit. Sa vision du monde en est transformée. Depuis sa découverte de l'auteur, il est attentif à la biologie et à l'environnement

-*Posséder un livre pour incorporer l'autre*. Eloïse Lièvre, écrivaine et professeur en sciences humaines raconte qu'elle a fait l'achat d'un livre par fascination pour un camarade de classe (CM1) qui le lisait. Elle affirme n'avoir jamais ouvert ce livre, mais ce qui motivait son acquisition c'était « *d'incorporer l'autre pour absorber sa force* » (p.182). Le livre est considéré comme le prolongement du corps humain et non une activité uniquement intellectuelle, c'est « *toute la personne qui lit.* »

-*Ivanhoé a façonné une génération d'historiens*, Michel Pastoureau, historien, estime que Walter Scott a orienté plus d'un de ses collègues vers l'histoire. En effet, la lecture du roman a été décisive pour lui au début de sa carrière. Pendant trois années, il l'a enseigné à des étudiants après avoir découvert Ivanhoé. Les symboles qui parlent de l'imaginaire, armes, armoiries, blasons, bestiaire héraldique médiéval ont fait l'objet de sa thèse.

-Patrick Chamoiseau a enclenché quelque chose en moi à long terme affirme Cécile Van den Avenne, sociolinguiste, spécialiste du contact colonial et des pratiques langagières en Afrique de l'Ouest.

Déçue par ses études en licence de lettres classiques, elle découvre *Antan d'enfance* (1990) de Patrick Chamoiseau pour se préparer à un voyage en Martinique. La lecture de cette autobiographie l'a conduite à considérer l'histoire coloniale, sociale, politique et la dynamique des langues, et l'a propulsée aux antipodes des langues figées faisant partie de sa formation.

-*Je suis allée jusqu'à quitter mon pays*. La lecture de *Noces*, à l'âge de 12 ans a été « une fulgurance » pour Laurence Delamotte. Elle se sent tellement proche de l'univers de Camus de ses engagements sociaux qu'elle part s'installer en Kabylie où elle découvre

Feraoun, Mammeri, Kateb Yacine et la littérature algérienne de langue française. Camus l'a influencée pour le reste de sa vie.

-*Orwell a réveillé ma conscience politique*, titre Marie Leroy-Collombel, maîtresse de conférences en sciences du langage. « 1984 » a alerté l'adolescente sur le contrôle des libertés. Elle entame plusieurs types d'études universitaires (droit, lettres, sciences du langage) sans cesser de lire Orwell dont elle a adopté les préoccupations. De nos jours, dit-elle, les systèmes de surveillances imaginés par Orwell ressemblent au contrôle des communications sur Internet. Citant le président Macron qui dit ne pas aimer le mot « pénibilité », elle relève que l'appauvrissement de la langue a pour conséquence celui de nos représentations. Ses réflexions ont orienté ses recherches vers l'acquisition du langage et l'ont poussée à former les enseignants sur les enjeux attachés à la didactique du français.

-Le silence de la mer m'a appris à me taire, explique Anne-Claire Thérizol, journaliste.

L'auteure raconte avoir été frappée par l'amour silencieux entre un soldat allemand et la jeune fille chez qui il logeait en temps de guerre, dans ce roman de Vercors. L'émotion éprouvée à la lecture de ce roman, un mélange de bonheur et de souffrance, a été déterminante dans sa vie amoureuse. Ce roman lui a appris à se taire, à croire en la force des émotions et à celui du renoncement comme épreuve ultime.

Tous ces témoignages insistent sur l'importance qu'un livre peut acquérir pour la formation de l'esprit, pour donner sens à des vies. Cet ensemble, prélude à une nouvelle orientation donnée à l'ouvrage, constitue une forme d'intermède. La section qui suit est plus concentrée sur les sciences sociales.

2. deuxième section

2.1. Thérapie et manière de vivre

Le chapitre qui suit considère la lecture comme thérapie. Régine Détambel, écrivaine et formatrice en bibliothérapie, titre son texte *La Littérature remède à nos douleurs*. Elle soutient que les livres ont le pouvoir « de nous arracher à nous-mêmes, à notre douleur » pour nous emporter vers des « destinations souvent insoupçonnées. » (Lhéréte, 2022 :191) Chaque expérience humaine s'est constituée d'abord dans un récit. La lecture est à l'origine d'un dialogue avec soi-même, un « geste de texte » thérapeutique qui nous extrait du réel, selon l'écrivain Pierre Guyotat. Pour cela, la littérature peut soigner. Diodore, historien grec considérait les livres comme « des remèdes de l'esprit ». Apparue en 1961, le terme « bibliothérapie » désigne « l'utilisation d'un ensemble de lectures sélectionnées en tant qu'outils thérapeutiques en médecine et en psychiatrie ; et un moyen de résoudre des problèmes personnels par l'intermédiaire d'une lecture dirigée » selon la définition du Webster International que rapporte R. Detambel (Lhéréte, 2022 :192). En 1916, les traumatisés à la suite de la première guerre mondiale ont été soumis à la lecture de poésie dont les sonorités, le rythme et la pensée pouvaient réguler phobies, anxiété et mélancolie, selon la psychothérapeute Lucie Guillet. De nos jours, plusieurs courants de bibliothérapie utilisent des méthodes différentes, du bibliocoaching à l'art-thérapie. Les méthodes sont d'inégales valeurs et utilisent des outils différents (prescriptions d'ouvrages, lectures en groupes et à voix haute, ateliers d'écriture...). Elles ciblent les troubles de l'attention et les phobies sociales La bibliothérapie pénètre les milieux hospitaliers contre l'isolement, le besoin de sens, le désespoir... Ces différentes formes de thérapie s'appuient sur le pouvoir des histoires. Raconter répond à un besoin de mettre des mots sur ce que nous vivons, pour pouvoir l'intégrer.

Quatre textes appuient cette contribution. Le premier, relativement court, écrit par R. Détambel dans le corps même de son article, explique que dans la lecture, le corps n'est pas passif. La lecture active les mêmes états mentaux que le fait de courir ou d'agir.

Le second texte traite de « *La maladie comme un thème romanesque* ». H. Lhéréte rapporte que la romancière Virginia Woolf s'interrogeait sur la faible incidence de la maladie dans les thèmes traités par la littérature. Depuis, la littérature a produit de grands romans sur ce thème, elle cite parmi quelques auteurs, Sorj Chalandon dans *Une joie féroce* (2019) et Maylis de Kerangal avec *Réparer les vivants* (2014).

La troisième illustration, présentée par R. Détambel, désigne *Robinson Crusoé* de Defoe comme un roman souvent utilisé en bibliothérapie pour la mise en mots du sentiment d'abandon, puis pour les gestes positifs de retour à la vie et à l'espoir.

Le quatrième exemple visant à corroborer l'idée de la thérapie prodiguée par la littérature, est un extrait de ce même roman de Defoe, intitulé « *Apprivoiser le désespoir* ».

Le quinzième chapitre traite à nouveau de bibliothérapie, Fabien Trécourt, journaliste scientifique titre sa contribution, « *Aujourd'hui, je vous emmène à la mer...* ». Il rend compte du travail réalisé par Salima Sohier qui fait de la lecture au chevet de malades plongés dans le coma. Cette assistante bibliothécaire assure que son travail a eu des retours excellents, permettant aux malades de se détendre, d'oublier la maladie. Elle organise également des ateliers de lecture en groupes avec une comédienne professionnelle dans les services d'oncologie et de psychiatrie.

« *La lecture comme expérience de l'altérité* » est un entretien avec William Max qui répond aux questions d'Hélène Frouard. Après avoir présenté ce philologue, professeur de littérature au Collège de France et décliné ses centres d'intérêt, Hélène Frouard le questionne sur la manière dont il aborde la littérature. L'intérêt qu'il porte à la littérature vise son évolution. Il y a eu une évolution du pouvoir de la littérature qui a connu des mouvements inverses dans la société selon l'influence d'événements majeurs, répond l'éminent professeur en citant l'exemple du tremblement de terre de Lisbonne en 1755 et de la Shoah qui ont eu le même impact idéologique. Le XXème siècle inaugure un changement idéologique qui fait que la littérature est considérée « *comme un produit purement formel, incapable de traiter de la réalité en particulier quand cette réalité est poignante et tragique.* » (Lhéréte, 2022 :209)

Aux XVIIème et XVIIIème siècle, les Belles-Lettres incluaient les sciences, par exemple Voltaire s'occupait d'astronomie. Mais à la fin du XVIIIème siècle et du début du XIXème, les sciences de la nature quittent le domaine des Lettres et sont formalisées. Plus tard il sera de même pour les sciences humaines avec l'apparition de la sociologie et de l'économie, d'autres domaines de la connaissance suivront la littérature est assimilée à un simple exercice de langage ce qui la disqualifie de sa prétention scientifique. Mais certains écrivains ont persévéré. William Marx considère ainsi Balzac comme le premier des sociologues dans sa vision de la société et des rapports à l'argent. Il cite Zola dont il relève l'échec dans son expérimentation du déterminisme et de l'influence de l'hérédité sur le comportement. Si, pour Paul Valéry la littérature n'est qu'un jeu de langage, l'explication se situe dans la seconde moitié du XIXème siècle où le Parnasse, puis le symbolisme suivis du Nouveau roman, ont mis en avant sa dimension formelle.

Répondant à la question de l'abandon définitif de la réalité en littérature, William Marx rappelle la place du discours idéologique dans la littérature, notamment avec Jean Paul Sartre. De fait, la littérature aborde différents domaines de la réalité mais, souligne-t-il, elle n'a pas l'autorité scientifique. Et c'est bien la première fois que nous croisons cette affirmation tranchée dans l'ouvrage collaboratif.

Depuis 20 ans, le formalisme perdant de son emprise à l'université et dans la critique, le regard des écrivains sur la société revient. Le succès de Michel Houellebecq s'explique par la dimension visionnaire de ses textes expriment fantasmes et peur de la société occidentale. *Sérotonine* annonce la révolte des « Gilets jaunes » en France. La littérature

dit ce qu'on ne pourrait dire autrement. Les écrivains ont une compétence telle que ce qu'ils disent ne saurait être formulé par le discours scientifique. Pour cette raison, ils suscitent une attente chez le public, ce qui explique la redécouverte de *La Peste* de Camus lors de la pandémie de la covid 19.

L'intérêt porté par William Marx à la tragédie antique réside dans la recherche de ce que l'on a conservé et de ce qui a été perdu. Il a pu montrer que la perception habituelle de la tragédie va à l'encontre de ce qu'elle était réellement en son temps. Le contexte (lieu, temps, culture) a disparu. Il souligne le rôle politique qu'elle jouait et le rôle cathartique de la lecture à haute voix qui agit sur le corps. Il préconise de rapprocher la tragédie plutôt de la psychanalyse que du théâtre. En comparant la distance qui sépare le théâtre Nô de l'esprit occidental par son étrangeté, il recommande d'avoir la même distance avec la tragédie grecque pour comprendre l'importance de son altérité.

En ce qui concerne la mondialisation, en matière de littérature, elle tend à mettre sur le marché des livres formatés, ce qui ne sert pas la confrontation à l'autre. Pour pouvoir se décentrer, il faut regarder ce qui est différent de nous, éviter le nombrilisme. L'altérité, dit-il, « *ne se donne pas d'emblée* ». Il faut chercher des points d'accroche dans d'autres littératures, ce qui est le propre de la littérature comparée. Le décentrement, la déstabilisation permettent de relativiser sa position dans le monde.

Le texte d'accompagnement de cet entretien est un poème de José Maria de Heredia, *Les conquérants* extrait du recueil *Les Trophées*.

2.2. Littérature et société

Jean-Louis Fabiani est professeur de sociologie à Central European University en Autriche. Sa contribution s'intitule, *Le roman reflet de la société ?*

Ayant précédé les sciences de l'homme, la littérature a des fonctions qui portent sur les connaissances. Forme de documentation, elle reste un recours quand les sociétés sont fermées aux enquêtes des sociologues. Jean-Louis Fabiani propose de considérer ainsi *L'Archipel du goulag* d'Alexandre Soljenitsyne comme un récit d'investigation fondé sur des témoignages. Il constate que depuis quelques années, on retourne à la fiction documentaire, après la littérature abstraite développée depuis James Joyce et le nouveau roman. Les phénomènes sociaux sont abordés par des auteurs comme Laurent Mauvignier, Michel Houellebecq, Jérôme Ferrari, Maylis de Kerangal. Décrivant le monde, la littérature est sensible à son évolution et va parfois jusqu'à pressentir ses transformations. Certains de ses outils lui sont empruntés, Bourdieu admet s'être inspiré des styles de Flaubert et de Proust, quand Jacques Dubois présente Proust comme un éminent sociologue. L'auteur attire l'attention sur les risques pour la sociologie de trop se rapprocher de la littérature. Il souligne la force de contrôler le mode de production des données et les conditions des analyses de la sociologie qui rendent ses travaux éligibles à la discussion critique et à l'épreuve du débat démocratique.

L'auteur de cet article signe une courte contribution placée dans le corps même du texte précédent, intitulée *La sociologie, une troisième culture ?* En référence à l'ouvrage de Wolf Lepenies, *Les trois cultures*, où il y expose le constat que la sociologie « *vient brouiller la bipartition entre deux cultures : sciences et littérature* ». Les sciences sociales n'atteignent pas la dimension impersonnelle du langage formel. Sans se détacher des exigences de vérification imposées par le statut scientifique, les sociologues n'ont pas la liberté que donne la fiction. L'on retient que leur science appartient à une troisième culture, elle est rendue spécifique par la nature de leur matériau.

Le deuxième texte illustratif est emprunté à l'avant-propos de *La Comédie humaine* d'Honoré de Balzac, il est titré, *La société rend l'homme meilleur*.

Anne Barrère et Danilo Martuccelli, professeurs de sociologie à l'université Paris-Descartes, ont écrit ensemble *Le roman comme laboratoire : de la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*. Ils rendent compte de ce travail dans *Un laboratoire pour les sociologues*.

Dans leur projet, ils ont voulu réagir contre la séparation de la sociologie et de la littérature, et montrer que le sociologue peut, s'il le veut, exploiter les connaissances fournies par le roman français contemporain. Ils proposent d'autres outils d'analyse : l'énergie et l'atmosphère. Le corpus de base est constitué de 200 romans écrits par une vingtaine d'auteurs. Etudiant les personnages, ils estiment que leur statut social n'est plus « *un indicateur analytique pertinent* », parfois même l'accumulation de détails rend difficile l'accès au personnage, comme chez Patrick Modiano. Le personnage est alors décrit par ses régimes d'énergie, « *une énergie qu'il doit maintenir, doser, pour vivre et agir* » (p.231). Cette énergie est significative du rapport du personnage au monde. Les auteurs citent les héros de Jean-Philippe Toussaint dans *La salle de bain* (Minuit 1993), et de Philippe Besson dans *En l'absence des hommes* (Juillard 2001) de Benoît Duteurtre dans *Le Malentendu* (Gallimard 1999). Ainsi, selon leur point de vue, le personnage social n'est saisi selon ni son caractère ou ses passions, ni son inconscient, mais selon l'énergie globale (interne et externe, vitale et sociale) dont il dispose. Ils proposent d'observer le différentiel des régimes d'énergie qui constitue le personnage.

En outre, les écrivains mettent la perception au centre de leur production c'est-à-dire la sensation, l'impression, le sentiment que certains contextes, situations provoquent. L'atmosphère est ainsi définie comme une ambiance rattachée à des lieux, des moments ou des personnes. Pouvant être durable, permanente ou reproductible, elle fait corps avec la perception. Les ondes et les vibrations sont ressenties par celui qui les reçoit comme bonnes ou néfastes et peuvent provenir de situations, de personnes. Elles constituent le sous-bassement d'interactions, elles peuvent être provoquées par un petit détail, un air. L'exemple proposé est emprunté à Patrick Modiano dans *De si braves garçons* (Gallimard 1982) « *Pourquoi ce docteur Réoyon me causa-t-il tout de suite un malaise ?* ». Une telle phrase réfère à l'atmosphère. Les auteurs citent également le magnétisme, la sensibilité à la singularité, présentant ainsi de nouvelles catégories d'analyse pour le sociologue. Rappelant que la vie moderne est remplie d'ambiances qui sont déterminantes pour élargir la portée des situations et des actions, ils concluent que leur recherche vise à stimuler l'imagination des sociologues.

Liaisons et déliaisons entre le roman et la sociologie, des mêmes auteurs, explique que le réalisme littéraire coïncidant avec les débuts de la pensée sociologique, le roman social et la pensée sociologique se sont « *réciroquement aimantés* ». Toutefois, le courant de conscience et le nouveau roman s'éloignent des préoccupations des sociologues qui voient leur objet d'études réduit à certains milieux populaires ou à des épisodes oubliés de l'Histoire. La sociologie se détourne donc du roman français contemporain. Ce qui est un tort.

À titre illustratif, un extrait de *La salle de bain*, de Jean-Philippe Toussaint est proposé à la lecture.

Les propositions innovantes d'Anne Barrère et de Danilo Martuccelli offrent des critères et des instruments d'analyse originaux, il serait utile d'expérimenter leur utilisation et leur efficacité pour un nouveau souffle des études de romans du point de vue social.

Philippe Corcuff, maître de conférences en sciences politiques, rend compte d'une analyse portant sur le roman policier américain dans un article intitulé, « *Le polar américain, reflet des fragilités sociales* ». Depuis sa création, le polar peut être abordé sous les angles philosophique et sociologique. Ce sont pourtant trois registres culturels différents et autonomes. Philippe Corcuff dans une « *philosociologie* » qui fait dialoguer ces trois registres, tente de repérer des analogies. Ciblant six auteurs marquants, il dégage une

noirceur existentielle qui tient du fatalisme social. Ses exemples fondés sur les romans de D. Godis dans *Vendredi 13* (1954), de J.L. Burke dans *Prisonniers du ciel* (1988), J. Crumley, *Le dernier baiser* (1978) illustrent l'expression du désenchantement.

En mêlant analyse sociologique et malaise existentiel, D. Godis dans *La lune dans le caniveau* (1953) met en avant le rapport de classes dans la société capitaliste. Chez D. Lehane l'accent politique est davantage prononcé, « *la dimension « classe sociale » étant imbriquée à la dimension « ethnique »*. (Lhéréte, 2022 : 247)

On retrouve la dimension ethnique dans *Ville noire ville blanche* de R. Price (1998) où sont observées les circonstances et les interactions des personnages qui conduisent à l'explosion de violence. La démarche de l'auteur articule structures et conjoncture à la manière du sociologue Pierre Bourdieu et de la sociologie des interactions d'Erving Goffman.

Dans *Hard revolution* (2004), Georges Pelecanos, mêle aussi facteurs d'oppression et conjoncture en décrivant les émeutes à la suite de l'assassinat de Martin Luther King.

La position de J. Crumley rejoint celle des sociologues Luc Boltanski et Eve Chappello, par une phrase qui résume la perception du capitalisme : « *« Drogue, sexe et rock'roll » n'est plus le cri de liberté, mais un slogan commercial de plus. Le capitalisme tente de tout rattraper dans sa machine à marchandiser, même ses critiques et ses contestataires.* » (*Whores*, 1998). Cependant dans les sociétés décrites, l'espoir ténu continue de faire rêver malgré la noirceur.

Les six auteurs étudiés dans l'analyse font l'objet d'une présentation bibliographique signée de l'auteur de l'article, suivie d'un extrait du roman, *A peine libéré* (2020), de Georges Pelecanos et de la photo de la couverture du même roman.

2.3. Histoire et littérature

Patrick Boucheron, historien et professeur au Collège de France intervient avec *Ce que la littérature comprend de l'histoire*, un texte qui envisage les rapports de l'Histoire et de la littérature.

Evoquant une figure majeure de l'écriture de l'histoire en France, Jules Michelet, dont les traités d'Histoire sont portés par l'enthousiasme lyrique du conteur, Patrick Boucheron rappelle qu'il fut un temps, le XIX^{ème} siècle, où le roman était le rival de l'Histoire « *pour saisir la réalité du monde social* ». L'imagination a pu tromper les historiens, mais au début du XX^{ème} siècle, l'Histoire se constitue en discipline et le roman se dessaisit de l'aspect documentaire du réalisme naturaliste.

Cependant les années 70 « *ébranlèrent* » à nouveau le monde des historiens quand, d'une part les romanciers, à l'instar de Claude Simon, tout en s'engageant dans des voies narratives non conventionnelles, donnent « *à lire une connaissance sensible du passé.* » (p. 260) ; tandis que, d'autre part, des spécialistes dont Paul Veyne et Paul Ricoeur rappelaient aux historiens qu'ils ne faisaient rien d'autre que mettre en intrigue les traces du passé. Patrick Boucheron évoque une nouvelle ère du soupçon concernant l'Histoire. Le constat de la nouvelle remise en cause de la frontière entre Histoire et littérature conduit à envisager la question du savoir historique porté par la littérature. Les historiens y répondent par le critère des sources, celles-ci devant être examinées avec méthode. Or, dans le temps, les historiens n'avaient d'autres sources que celles littéraires. Les *Dix livres d'histoire* écrits par Grégoire de Tours durant le dernier quart du 6^{ème} siècle, œuvre littéraire et complexe était la seule qui renseignait sur la société mérovingienne. Il ne s'agit pas de tout renier mais de définir le régime de vérité et « *affiner la portée historique* » des sources. L'auteur se sert de deux exemples opposés pour expliquer sa pensée. Ainsi les fouilles archéologiques ont confirmé, grâce à la stratigraphie, la chronologie de la fondation de Rome décrite dans les récits du mythe romuléen. En revanche, sur l'amour courtois des chevaliers, chanté par les troubadours, Patrick

Boucheron précise qu'il faut lire le récit à rebours pour comprendre les structures cachées du pouvoir au moyen-âge. La littérature courtoise reflète une idéologie de compensation des frustrations des chevaliers, et non leur véritable cadre de vie. La vérité restant à construire, l'historien doit donc interroger la manière dont la littérature rend compte de l'Histoire. La littérature « témoigne d'abord d'elle-même, c'est-à-dire de sa capacité à imposer ses propres qualifications. » (Lhéréte, 2022 :263)

Dès lors, la tendance actuelle pour dégager le savoir historique contenu dans les textes littéraires consiste « à transformer l'histoire littéraire en une histoire matérielle des pratiques de lecture et d'écriture envisagées comme des engagements politiquement déterminés dans un champ social » (p.263). Comprendre l'Histoire à travers la littérature est une tâche difficile pour l'historien qui doit rechercher dans la dynamique même de la narrativité du texte le savoir historique ou sociologique, et non dans une quelconque théorisation.

Se référant à Carlo Ginzburg qui affirme que les romanciers font des découvertes techniques pouvant être utilisées comme dispositifs cognitifs par les historiens, l'historien constate qu'« il y a un défi réciproque, un va et vient entre fiction et histoire » (cité p. 265). Patrick Boucheron conclut que la littérature à apprendre de l'Histoire la texture du temps (soudaineté de l'événement, secousses de la mémoire...) L'histoire en tant que pratique et écriture ne produit un discours de vérité que si elle contrôle l'une et l'autre, elle reste façonnée par la littérature.

Professeure à l'université de Paris X, Brigitte Krulic répond à trois questions de Laurent Testot dans *Le roman historique crée l'illusion d'un accès miraculeux au passé*. Elle trace les grandes lignes du roman historique, ses liens avec la fiction, et ses hésitations entre documentation et empathie. Objet hybride, le roman historique est un exemple des tensions entre littérature et sciences humaines. Divertissant, il répond à un souci de vulgariser l'Histoire.

La préface de *La fortune des Rougon* d'Emile Zola sous le titre Emile Zola, Une étrange époque de folie et de honte clôt ce chapitre.

Le chapitre est suivi par *Uchronie, imagination et histoire* de Jean-Paul Demoule, professeur de protohistoire à l'université de Paris I. En 1957, le philosophe Charles Renouvier crée le mot « uchronie » sur le modèle d'« utopie » signifiant le « non-lieu » L'uchronie serait un « non-temps ». Elle permet de réécrire l'histoire et donne libre cours à l'imagination des romanciers. Le procédé uchronique s'apparente par là-même à la science-fiction et gagne bientôt le cinéma et la bande dessinée. L'uchronie considérée comme divertissement, intéresse également historiens et philosophes, de Max Weber à Raymond Aron et d'Alain Prost à Patrick Boucheron car le procédé permet de questionner les ressorts de l'Histoire, dans la recherche d'un point de divergence (*turning point*). La réflexion porte sur ce moment où tout aurait pu basculer dans l'histoire. La phrase de Blaise Pascal « *Le nez de Cléopâtre ; s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.* » illustre bien le principe. L'uchronie peut considérer une bataille (celle de Waterloo) ou un grand homme (Christophe Colomb). Elle permet aux historiens d'établir des hypothèses sous forme de fictions ou de poser des problèmes éthiques.

Le texte d'accompagnement est un extrait de *Un coup de tonnerre* de Ray Bradbury (1953) intitulé *L'effet papillon*.

Alexandre Gefen, directeur de recherche au CNRS et critique littéraire achève l'ouvrage avec une interrogation qui envisage une récapitulation sur le rôle de la littérature à l'heure actuelle. Elle est intitulée, *Les écrivains peuvent-ils changer le monde ?*

La prégnance de l'utilité de la lecture et de l'écriture dans nos vies pour leur donner sens et force est suscitée par les divers articles de journaux et émissions consacrés à ce sujet.

Le cheminement de la conception de la littérature est rapidement évalué. Porteuse de morale à l'âge classique, de plaisir pour l'âme romantique, elle est, de nos jours, porteuse du bien-être individuel et social. Sous l'effet des apports de la psychologie, de la psychanalyse, des sciences cognitives, la littérature change de statut. De passe-temps, elle est donc intégrée au monde médical (bibliothérapie, hôpitaux, EphaD) et social (groupes de lecture, ateliers d'écriture, résidence d'écrivains, rencontres littéraires). La catharsis, l'identification, l'empathie sont mobilisées pour comprendre les effets de la littérature sur l'individu et la société. En outre, Paul Ricœur avec la notion « *d'identité narrative* » lie le récit littéraire à une herméneutique du sujet. La construction du sujet fait partie d'un processus de narration « *L'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet se raconte sur lui-même, écrit Ricœur* » (p. 283). Cette construction emprunte ses modèles tant au récit historique qu'à l'Histoire.

Loin de nous arracher à nous-mêmes, la lecture comme l'écriture, participent à la connaissance de soi, à la formation d'une morale et à la reconstruction en cas de traumatisme individuel ou collectif. Alexandre Gefen prend pour exemples les œuvres de Christine Angot, Chloé Delaume, Camille Laurens. Par sa capacité à dévoiler, analyser, reformuler, mettre en scène les faits, recenser, dessiner des possibles..., la littérature est appelée à changer le monde. Loin des discours généraux, les écritures du sujet promeuvent une empathie « *qui déjoue les rapports de force institués et interdisent l'indifférence.* » (Lhéréte, 2022 :264)

Cette conception de la littérature conduit vers un nouvel humanisme. La littérature devient une forme de relation grâce à la vision performative du texte, la démocratisation et la désacralisation de l'écriture, les mécanismes de transfert de l'empathie, l'intégration sociale de l'écrivain sorti de sa tour d'ivoire. La mise en valeur de l'intersubjectivité nouvelle des écrivains et des lecteurs, la valeur pragmatique de la lecture dans une société où tout le monde peut écrire conduisent à une autre vision de la littérature et de l'écrivain. Cette évolution promet de modifier l'organisation sociale en créant de nouveaux modèles. Une socialité numérique s'annonce déjà dans des forums où le succès d'un écrivain tient tant à ses interactions qu'à son œuvre. Ceci entraîne une révolution politique fondée sur des modèles participatifs plus démocratiques. Les pouvoirs de lire et d'écrire sont redistribués, ils rappellent un certain humanisme dans lequel la littérature est d'abord réparatrice. L'auteur cite son essai « *Réparer le monde* », 2017. De la même manière, il fait appel à des auteurs contemporains dont les œuvres ont rempli cette fonction réparatrice, Marie-Hélène Lafon, François Bon, Eric Vuillard, Patrick Modiano, Laurent Mauvignier, et ceux qui tentent de cerner les modifications sociales, Eric Reinhardt, Arno Betina, Vincent Message. Les écrivains témoignent aujourd'hui de la vulnérabilité de certaines catégories sociales, migrants ou SDF. Ils alertent l'opinion que ce soit par l'enquête documentaire ou la fiction. Martha Nussbaum parlant des vertus éthiques du roman recourt à l'expression « *justice poétique* ». La littérature « *stimule la vigilance* » que ce soit en matière d'écologie ou en matière de totalitarisme par des dystopies (fictions d'anticipation avertissant sur les dangers d'une idéologie émergeante). Les nombreuses politiques contemporaines de la littérature défendent aujourd'hui le pouvoir concret de la lecture et de l'écriture en tant qu'exercice fondé sur l'attention, à la pluralité des formes de vie et à leur énonciation. Une littérature d'intervention est envisagée qui pourrait entraîner le renoncement à l'action et au politique et demander à la littérature de la participation, « de la performance du sujet, son adaptabilité à la brutalité économique » et sa souscription « à un programme sociétal imposé de résilience. »

La littérature pourra-t-elle couvrir ces ambitions, remplir ces programmes ? La littérature peut-elle devenir utile ? L'avenir de ces pratiques littéraires contemporaines (gain de

légitimité et pertinence, ou dissolution et perte) engagées dans ce tournant éthique et politique fera l'objet de futurs débats sur la nature et le rôle de l'art.

Conclusion

L'atout majeur de cet ouvrage est l'examen des interrelations de la littérature avec les sciences humaines et sociales, en observant leur évolution à travers le temps. Emanant d'éminents spécialistes, la question aborde les différents domaines en évitant les développements abscons qui auraient pu freiner une lecture ouverte à tous types de publics intéressés par le fait littéraire, étudiants, enseignants, chercheurs, amateurs auxquels elle s'adresse. Bien au contraire, nous relevons que les articles alternent réflexions de spécialistes et expériences personnelles des collaborateurs et illustrations, dans des chapitres de longueurs différentes. Un nombre impressionnant de romans regroupe extraits et comptes rendus pour argumenter et enrichir les différentes contributions. Les exemples sont essentiellement fondés sur la littérature française classique et contemporaine, mais n'excluent pas d'autres littératures, américaine, maghrébine, russe... pour défendre les facteurs de cognition, d'émotion, d'empathie, d'identification, de résilience. Marc Tadié met en lumière la symbiose qui existe entre les découvertes neuroanatomiques et l'activité du cerveau et de la mémoire décrite par les écrivains. Le rôle du polar en tant que reflet de la société américaine dévoile ses fragilités.

Des idées en pointe ont été mises en avant à l'instar de la bibliothérapie utilisée de façon expérimentale et non généralisée dans les hôpitaux. Des pistes de recherches sont ouvertes, notamment avec la proposition d'ouvrir l'analyse aux nouvelles catégories que sont l'énergie et l'atmosphère (Anne Barrère et Danilo Martuccelli). Les comparatistes continuent de rechercher dans la littérature du passé des enseignements pour le présent (William Marx et la tragédie antique), tandis que des critiques veulent déterminer le rôle et l'avenir de la littérature dans les sociétés contemporaines. Se situant dans l'interdisciplinarité, cet ouvrage procède une mise au point importante pour le chercheur et fournit une aide à l'enseignant de littérature. Cet opus peut, en effet, servir d'outil à titre d'orientation des étudiants en formation. Son avantage est qu'il varie les niveaux et pour cela, il familiarise le lecteur avec son objet grâce à un langage parfois formel, mais le plus souvent par l'intensité des exemples fournis. Enfin, on pourrait émettre une petite réserve en regrettant que les sciences du langage n'aient pas eu une part plus importante dans la revue des disciplines mises en contact avec la littérature.

Références bibliographiques

- BARTHES R. 1981. « Introduction à l'analyse structurale des récits ». In *Communication* N° 8. Seuil. Paris
 LHERETE H (dir.). 2022. *Comment la littérature peut changer nos vies*, Sciences Humaines Éditions. Paris. 295